



REPORTAGE

Le 12 juin 2021, dans le Queens (NYC). L'élue au conseil municipal Tiffany Caban et la députée Alexandria Ocasio-Cortez. STEPHEN LOVEKIN/SIPA

Astoria, épicentre du socialisme américain

ÉTATS-UNIS Après l'arrivée d'Alexandria Ocasio-Cortez au Congrès, ce quartier du Queens, à New York, s'est donné trois autres élus socialistes au conseil municipal comme dans les assemblées d'État. Une première depuis 1910.

New York (États-Unis), correspondance particulière.

Les gratte-ciel de Manhattan paraissent loin à l'horizon. De ce côté de l'East River, les maisons mitoyennes et les modestes immeubles en brique se succèdent, sous l'ombre des rails élevés et de quelques HLM. Dans la rue, des immigrants mexicains et bangladais se côtoient et une poignée de drapeaux bleu et blanc signalent la présence d'une importante communauté grecque. Bienvenue à Astoria, ou plutôt « la république populaire d'Astoria », comme l'a surnommé en souriant sa représentante au Congrès, Alexandria Ocasio-Cortez.

La jeune députée a utilisé cette formule pour marquer un bouleversement politique assez spectaculaire. Depuis quelques mois, les habitants de ce quartier de l'ouest du Queens, un des cinq arrondissements de la ville de New York, ont des élus qui s'identifient comme « socialistes » à quatre échelles différentes : au Congrès à Washington, dans les deux chambres législatives de l'État et au conseil municipal. Il faut remonter aux années 1910 pour trouver pareille situation, lorsque la ville industrielle de Milwaukee était une terre conquise par le Socialist Party of America. « S'il y avait seulement un élu socialiste, je dirais que l'idéologie serait peut-être une question secondaire, mais quand vous en avez quatre qui sont élus dans le même quartier, je dirais que l'idéologie est fondamentale pour comprendre leur réussite », explique Zohran Mamdani, élu à l'assemblée de l'État de New York en 2020 et réélu en novembre 2022.

« L'ORGANIZING », UNE FORME DE MILITANTISME CIBLÉ

Pour Mamdani, 32 ans, né en Ouganda de parents indiens, le socialisme n'a rien d'abstrait : « C'est l'idée que l'État doit prendre en charge tout ce qui est nécessaire pour avoir une vie digne. Une autre façon de le voir, c'est l'extension de la démocratie dans la société. » Mais il s'agit, surtout, d'avancées concrètes. Depuis son élection, Mamdani s'est battu pour faire approuver une hausse du taux d'imposition sur les plus riches afin de financer les écoles publiques et le système d'assurance-chômage de l'État. Et il a notamment obtenu un allègement de dette pour les chauffeurs de taxi de la ville de New York. Le jeune élu a même participé à une grève de la faim qui a duré quinze jours avant de faire basculer les autorités. « On n'est pas là juste pour être des agitateurs, mais plutôt pour améliorer les conditions de vie des travailleurs. »

Manifestement, les électeurs approuvent. « Est-ce que la plupart des résidents d'Astoria sont eux-mêmes socialistes ? Non, mais ils n'ont pas peur de ce mot. Car ils sont représentés par des socialistes et ils en sont contents », raconte Tiffany Caban, 35 ans, élue au conseil municipal de la ville de New York depuis 2021. Tous sont démocrates – chacun ayant battu des adversaires plus conservateurs lors des primaires – et tous sont adhérents de Democratic Socialists of America (DSA). Leur montée en puissance se confond avec celle de l'organisation, devenue une véritable force politique en l'espace de quelques années.

Réunis dans un café pas loin du principal parc municipal, sur les quais de l'East River, trois jeunes militants de DSA reviennent sur les raisons de leur succès. S'ils reconnaissent que la victoire d'Ocasio-Cortez a joué un rôle fondamental, la véritable clé, d'après eux, c'est leur attachement à ce qu'on appelle « l'organizing ». Souvent utilisé outre-Atlantique, ce terme fait référence à une forme de militantisme ciblé. Il s'agit de parler aux gens touchés directement par différentes problématiques afin de les pousser à être acteurs eux-mêmes en construisant progressivement un rapport de force favorable. Aux yeux des militants, les campagnes électorales de DSA ne sont que le reflet d'un travail de terrain mené sur d'autres sujets : le logement, les violences policières, des campagnes de soutien à des salariés en lutte, etc. Le travail électoral renforce celui du terrain et vice versa. « On parle aux électeurs de choses très matérielles, et puis on a mené de nombreuses

luttres qui se sont soldées par d'importants succès», relate Lizzy Oh, 29 ans, militante de DSA Queens.

Les victoires s'enchaînent ici depuis l'élection d'Ocasio-Cortez. En 2019, DSA a mené une campagne avec des syndicats pour s'opposer aux ambitions d'Amazon d'installer son nouveau QG mondial dans le Queens, et – à la surprise générale – le géant logistique a fini par renoncer au projet. En 2020, Zohran Mamdani devient le deuxième élu socialiste d'Astoria, et en 2021, Tiffany Caban la troisième. Cette même année, il y aura une autre victoire : à la suite d'une opposition féroce, l'État de New York refuse d'accorder un permis de construire à une entreprise qui voulait installer une centrale électrique alimentée au gaz de schiste dans le quartier. Dans la foulée, Kristen Gonzalez, 27 ans, est élue au Sénat de l'État de New York. « Le but, c'est de construire un mouvement, explique Eric Thor, 31 ans. On n'a pas l'impression d'envoyer une seule personne à Albany (le siège du gouvernement de l'État de New York – NDLR) ou au conseil municipal. »

LA CONSTRUCTION D'UNE FORME D'HÉGÉMONIE

Astoria serait-il un modèle pour les socialistes nord-américains ? C'est un peu déjà le cas. Se présentant sous l'étiquette du Parti démocrate avec le soutien de DSA, d'autres « socialistes » remportent eux aussi des élections dans des quartiers urbains : dans l'arrondissement voisin de Brooklyn, mais aussi à Philadelphie, à Chicago ou à Minneapolis. Dans ces circonscriptions marquées par la diversité ethnique, où une frange de la classe moyenne cohabite avec les classes populaires, les électeurs semblent particulièrement réceptifs au message de la nouvelle gauche états-unienne.

Cette alliance n'est pas si inédite. Si les pays d'émigration ont beaucoup évolué – tout comme les secteurs économiques faisant appel à la main-d'œuvre –, il y a néanmoins des parallèles avec l'âge d'or du socialisme américain au début du XX^e siècle. « À son apogée, le Parti socialiste américain avait du succès dans certains endroits où il y avait une population immigrée importante : New York, Milwaukee, Chicago, Minneapolis, Seattle », explique l'historien Michael Kazin, professeur d'histoire spécialisée dans la gauche américaine à l'université de Georgetown. « Il avait aussi du soutien de la part de jeunes radicaux issus des classes moyennes nés aux États-Unis. »

En revanche, le parti d'Eugene Debs, cinq fois candidat à l'élection présidentielle, attirait également des électeurs ruraux, notamment dans l'ouest et dans le sud-ouest du pays. « À l'époque, les socialistes avaient beaucoup de soutien auprès des mineurs et des métayers. Ces groupes étaient assez pauvres et bénéficiaient peu de l'expansion du capitalisme industriel », note l'historien. Or, aujourd'hui, la situation est tout autre. « En dehors des zones urbaines, les socialistes ont les mêmes problèmes que la plupart des démocrates, en particulier les plus progressistes d'entre eux, voire pire. Il y a une méfiance du progressisme culturel et une méfiance du "big government" (un État jugé trop fort, trop inefficace – NDLR), poursuit Michael Kazin. De plus, cela fait tellement longtemps que les socialistes ne sont plus présents que j' imagine que la plupart des résidents pensent que le "socialisme" correspond à la définition donnée par les médias de droite. »

Les socialistes d'Astoria essaient de construire une forme d'hégémonie à leur façon. Renforcé par des avancées concrètes, leur message parviendra-t-il à franchir les limites de la ville de New York ? Chez DSA, on y croit. En novembre 2022, une candidate soutenue par l'organisation a été élue dans le comté d'Ulster, une zone rurale à 150 km au nord de Manhattan. Et de toute façon, le socialisme ne se construit pas en une nuit. « On ne sait pas exactement à quoi ça va ressembler, mais on est super déterminés, explique Lizzy Oh, assise à côté de ses deux camarades. On inscrit notre action dans la durée. Comme on n'a pas vraiment de vraie gauche dans ce pays, on construit les choses au fur et à mesure. On va faire des erreurs mais la lutte va continuer. » ■

COLE STANGLER

Face aux grèves, Londres criminalise l'action syndicale

ROYAUME-UNI De nombreux secteurs se mobilisent cette semaine dans un contexte d'inflation. En plus de lois attaquant le droit de grève, le gouvernement conservateur pose des recours en justice contre l'action des infirmières.

Des décennies que le Royaume-Uni n'avait pas connu de tels mouvements sociaux. Depuis l'été 2022, de nombreux secteurs de l'économie se mobilisent dans un contexte de forte inflation et d'appauvrissement des travailleurs. En moyenne, sur un an, les prix à la consommation ont ainsi augmenté deux fois plus vite (14 %) que les salaires. La perspective de voir appliquées de nouvelles lois antigrève, qui contraindraient 20 % des travailleurs des secteurs vitaux de l'économie au service minimum dès cet été, n'a pas entamé la mobilisation.

Alors qu'ils abordaient, le 27 avril, leur cinquième jour de grève, les enseignants d'Irlande du Nord et d'Angleterre ont accusé le gouvernement d'obstruction : « Le service éducatif ne fonctionne plus correctement en raison de la crise actuelle de nos écoles. Les enseignants ne feraient pas la grève, alors qu'ils sont déjà insuffisamment payés, s'ils estimaient qu'il existe une alternative. Nous voulons négocier. Nous voulons mettre fin à ce conflit », a expliqué Mary Bousted, codirectrice du Syndicat national de l'éducation, en direction des parents d'élèves. Avec les chefs d'établissement, ils dénoncent des

classes surchargées, le manque de personnel et des postes laissés vacants (93 % non remplacés en plus, par rapport à 2019). De plus, souligne Mary Bousted, la vie et la santé des enfants sont menacées par « des bâtiments scolaires déteriorés et délabrés ».

UN « TSUNAMI DE TROUBLES INDUSTRIELS »

Le secteur de l'éducation n'est pas le seul à se mobiliser. Le 24 avril, 1300 travailleurs de l'énergie ont également suivi une grève de deux jours chez BP, TotalEnergies, Shell, Harbour, CNRI, EnQuest et Taqa Bratani, a annoncé la branche écossaise du syndicat Unite. Dans ce domaine,

« La seule façon de faire face à ceux qui tentent de nous intimider est de leur tenir tête. »

PAT CULLEN, SECRÉTAIRE GÉNÉRALE DU RCN

les revendications sont d'autant plus fortes du fait de l'inflation : « Les sociétés pétrolières et gazières réalisent des bénéfices record et peuvent se permettre d'offrir

à nos membres une augmentation de salaire décente », insiste Sharon Graham, la secrétaire générale de Unite, qui prévoit un « tsunami de troubles industriels » si les conditions de travail et les salaires ne s'améliorent pas. Moins habitués à se mobiliser, les travailleurs du centre de distribution d'Amazon à Coventry (Midlands de l'Ouest) ont entamé une deuxième grève de trois jours, le 20 avril, afin que le salaire horaire soit porté de 11 livres sterling (12,40 euros) à 15 livres (16,90 euros).

Dans un climat social dégradé, le gouvernement conservateur fait le choix de la criminalisation de l'action syndicale. Lundi, l'exécutif requerrait une ordonnance de la Haute Cour de Londres pour empêcher une nouvelle grève des infirmières, fortement mobilisées depuis le début de l'année, du 30 avril au 2 mai, au prétexte que le mandat du Royal College of Nursing (RCN), le principal syndicat de la branche, n'autoriserait pas deux jours de grève consécutifs. « La seule façon de faire face à ceux qui tentent de nous intimider est de leur tenir tête... y compris devant les tribunaux », a répliqué Pat Cullen, secrétaire générale du RCN. ■

LINA SANKARI



Le 27 avril, à Londres. La secrétaire générale du Royal College of Nursing, Pat Cullen (3^e à droite), et des personnels soignants devant la Haute Cour de justice. ANDY RAIN/EPA-EFE

Kirsten Neuschäfer, et vogue l'exploit au grand large

VOILE En terminant première de la mythique Golden Globe Race, après huit mois en mer, la Sud-Africaine est devenue, jeudi soir, aux Sables-d'Olonne, la première femme à remporter une course autour du monde.

Une chance sur seize. Sans compter les innombrables difficultés à surmonter lors d'une circumnavigation en solitaire, sans escale, ni assistance... Seule femme face à quinze autres skippers à prendre le départ des Sables-d'Olonne le 4 septembre 2022, Kirsten Neuschäfer a franchi la ligne d'arrivée de la Golden Globe Race en première position dans la soirée de jeudi 27 avril. Elle devient ainsi la première navigatrice à remporter une course autour du monde.

Attendue initialement dans la matinée de vendredi, puis un peu plus tôt dans la nuit, la Sud-Africaine a finalement touché du vent plus soutenu pour boucler sa longue route après 235 jours de mer, soit quasiment huit mois de navigation, à bord de *Minnehaha* (« chute d'eau » dans la langue des Sioux du Dakota), une coquille de noix de 10,97 m conçue avant 1988, comme le

veut le règlement. Kirsten Neuschäfer rejoint au palmarès de la Golden Globe Race le Britannique Robin Knox-Johnston et l'Amiénois, vendéen d'adoption, Jean-Luc Van Den Heede.

Un exploit retentissant quand on sait que cette course en solitaire par les trois caps (Bonne-Espérance, Leeuwin et Horn) est surtout une épreuve à l'ancienne, c'est-à-dire au sextant et à la boussole, sans GPS ni électronique à bord. Dans l'histoire de la course au large, seule Isabelle Autissier, en 1994, avait mené le BOC Challenge, tour du monde en solitaire avec escales, après sa victoire dans la première étape, avant de démâter dans la Pacifique, à 920 milles au sud-est d'Adélaïde (Australie).

Le 15 février, Kirsten Neuschäfer (40 ans) était déjà entrée dans les livres d'histoire en devenant la première femme à doubler le cap Horn en tête lors d'une course autour du monde. En première position depuis le 31 janvier et l'abandon de



La skippeuse était la seule femme parmi les 16 navigateurs à prendre le départ aux Sables-d'Olonne, le 4 septembre 2022.

l'Anglais Simon Curwen, celle qui, à l'âge de 18 ans, a fait le tour du monde à vélo pendant quatre ans a lutté dans sa remontée de l'Atlantique pour ne pas se faire rejoindre par l'Indien Abhilash Tomy, distant de 130 milles, ce jeudi.

En huitième position dans sa descente de l'Atlantique à l'automne, la skippeuse, qui a accompagné ces dernières années plusieurs expéditions de la BBC dans la péninsule Antarctique et en Patagonie, a impressionné le milieu de la course au large par ses belles trajectoires qui lui ont permis de doubler nombre de concurrents dans l'océan Indien et, au gré des abandons, de prendre la deuxième place.

« J'AI FAIT LE PLEIN D'ADRÉNALINE »

Le 18 novembre, appelée en urgence sur son téléphone satellite de sécurité par la direction de course, elle se déroute pour porter assistance à Tapio Lehtinen au large de l'Afrique du Sud. Cinquième de la Golden Globe Race il y a quatre ans, le Finlandais, dont le bateau a coulé en moins de vingt minutes, a tout juste eu le temps de déclencher sa balise de détresse, enfilier sa combinaison de survie et sauter à bord de son radeau. La native du Cap barre toute la nuit pour gagner du temps et le sauve le lendemain malgré une houle de 2,5 mètres. Après avoir partagé un verre de rhum, elle parvient à le débarquer sur un vraquier

qui fait cap vers la Chine. « J'ai fait le plein d'adrénaline, raconte-t-elle après l'opération. C'est quelque chose de spécial de manœuvrer si près d'un gros navire de commerce. Mais tout va bien. Pas besoin de félicitations pour ce sauvetage. Tout le monde en aurait fait de même. »

Dans l'océan Pacifique, en décembre, après avoir plongé plusieurs heures pour nettoyer la coque de son voilier, un Cape George 36, elle réalise la meilleure distance sur la semaine (1 129,5 milles, 2 090 km) malgré le régulateur d'allure, l'ancêtre du pilote automatique, qui nécessite une vigilance accrue et l'impossibilité de se reposer pleinement. Secouée par des conditions dantesques, des rafales jusqu'à 65 nœuds et 10 mètres de houle, à l'approche du cap Horn, début février, elle doit à nouveau lutter face aux éléments un mois plus tard, à la latitude de l'Argentine, avec 50 nœuds de vent qui l'obligent à se mettre à la cape pour se protéger ainsi que l'intégrité du bateau.

Créditée de 23 heures de compensation par la direction de course pour le sauvetage de Tapio Lehtinen, Kirsten Neuschäfer n'aura même pas eu besoin de les retrancher de son temps de course pour finir sur la plus haute marche du podium. Cerise sur le gâteau, sans GPS à bord, elle a découvert à l'arrivée qu'elle avait gagné. ■

NICOLAS GUILLERMIN

COURSES HIPPIQUES AVEC P. ROSSO

VENDREDI à Vincennes • Trot • R1 • 8^e course à 20h15 • Attelé • Niveau A • 16 partants • 2.700 m. G.P. • Corde à gauche •

LE BON FAVORI :
JAPAROV LIRE
L'OUTSIDER REPÉRÉ :
JAVA DU POMMEAU

BASES

10. JAVA DU POMMEAU
14. JAZZIE BELLE
13. JAPAROV LIRE
11. JARIDA GEMA

CHANCES

1. JOLYSTAR GÉDÉ
6. JABLONSKI
5. JOSCO DE PHYT'S
15. JIGSAW PUZZLE

NOTRE CHOIX POUR LES QUINTÉS DU WEEK-END

SAMEDI à Auteuil • Galop • R1 • 3^e course à 15h15 • Haies • Handicap • 14 partants (NP: N°5) • 4.300 mètres • Corde à gauche •

LE BON FAVORI :
ROCKADENN
L'OUTSIDER REPÉRÉ :
CHICHI DE LA VEGA

BASES

6. ROCKADENN
12. ROCK AND ROLL
3. FLASH DAVIER
7. NEW PRESIDENT

CHANCES

10. CHICHI DE LA VEGA
2. GENTLEMAN D'ATHON
14. LUCKY ONE
13. HOPPEFULL HAS

DIMANCHE à Longchamp • R1 • 15h15
PREMIÈRE IMPRESSION* - QUINTÉ PROBABLE
• Plat • Grand Handicap du printemps • 2.000 mètres • Corde à droite •

* Au jour où nous mettons sous presse, ni les partants pour la journée de dimanche, ni la course désignée comme « Quinté » ne sont officiels. La numérotation est donc inconnue. À vérifier sur les listes PMU des points de vente.

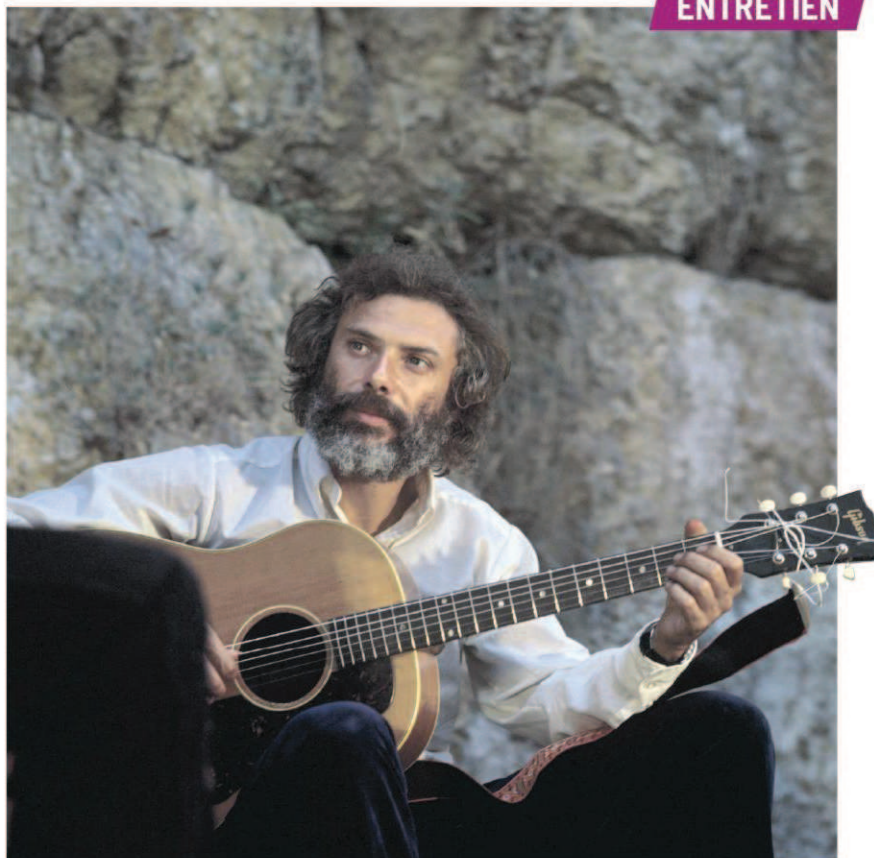
NÉPALAIS DOURIANN
GREAT ROTATION
INVINCIBLE LIGHT
ANOBE

GAIDAR
L'ANTHARIS
NIGHTHAB
LORENZO DE MEDICI
VA S'Y MIX

«Moustaki a rêvé sa réalité toute sa vie, il était très libre»

MUSIQUE Pour célébrer le chanteur, dix ans après sa disparition, une vingtaine d'artistes donnent un concert hommage le 3 mai, à l'Olympia. Sous la houlette de sa fille, Pia Moustaki.

ENTRETIEN



Le chanteur et compositeur, en 1970, lors de l'enregistrement de l'émission de variétés *Un jour à Saint-Cirq-Lapopie*. CLAUDE JAMES / INA / AFP

Le 3 mai, Georges Moustaki aurait eu 89 ans. Né en 1934 de parents grecs à Alexandrie, en Égypte, c'est en 1969, avec *le Métèque*, que le parolier-compositeur (pour Piaf, Montand, Reggiani...), personnage séduisant à la barbe hirsute et à la voix douce, se hisse tout en haut de l'affiche en tant que chanteur.

Aujourd'hui, toutes les générations d'artistes (Gauvain Sers, Pauline Croze, Agnès Jaoui...) se pressent pour honorer son œuvre poétique et engagée. À l'Olympia (1), mercredi, ils seront escortés par ses musiciens : Toninho do Carmo (guitare), Marc Madoré (basse), Luiz-Augusto Cavani (batterie), Patrick Bebey (piano) et Rodrigue Fernandes (accordéon). Un triple CD, *l'Album de sa vie*, contenant ses plus grands succès est publié (Universal/Label Panthéon), complété par la réédition, en vinyle, de l'album *le Métèque*, « avec un son à l'identique », qui réjouit la gardienne de son héritage, Pia Moustaki.

Vous présentez la soirée anniversaire aux côtés d'Yvan Cujlous. Comment s'est opéré le choix de vos invités ?

Ils sont tous un peu « moustakiens ». La plupart connaissent ses chansons depuis leur enfance. À l'image de CharlÉlie Couture, qui chante *Sarah* depuis l'âge de 10 ans. Sa version très « free-style » est incroyablement belle. Anne Sila interprète *le Temps de vivre*, qu'elle joue au piano depuis toute petite.

Qui aura l'honneur d'interpréter *le Métèque* ?

Cyril Mokaïesh. Il met plus d'espace entre les couplets en intégrant ses notes personnelles, c'est magnifique. Il a d'ailleurs enregistré un album, *Mokaïesh chante Moustaki* (sortie le 12 mai - NDLR), et il en a fait un spectacle qu'on verra cette année. Il incarne les chansons de mon père avec une intensité et un bonheur tels que ça me touche beaucoup aussi.

Avez-vous des souvenirs de concerts de votre père à l'Olympia ?

Oui, surtout lorsque j'étais en coulisses ! Quand Jacques Higelin, Diane Dufresne et d'autres amis venaient le voir dans les loges, c'étaient des fêtes inoubliables. Ensemble ils faisaient des p'tits boeufs même pendant l'entracte !

Georges Moustaki se préoccupait-il de son œuvre posthume ?

Il n'en parlait pas, il était assez pudique concernant « l'après » et les sentiments profonds. Il m'a surtout dit à propos de ses instruments : « *Je ne voudrais pas qu'ils soient vendus aux enchères comme ce fut le cas pour Barbara.* » Cette histoire l'avait beaucoup choqué. Je lui ai fait la promesse que je ne le ferai pas.

Comment parlait-il de la mort ?

Il n'avait pas l'air d'en avoir peur. Ce que je sais, c'est qu'il n'aimait pas être seul, sauf pour écrire. Une fois la séance de travail terminée, il rappelait les copains, la famille et on faisait un dîner. Ce n'était pas un grand solitaire. Le disque collector *l'Album de sa vie* est crédité d'inédits, dont *Paris qui va*. Moustaki y rend hommage à « sa » capitale « qui hurle de colère et qui aime »... Cette chanson m'a beaucoup émue parce que mon père a débarqué à Paris à 17 ans pour y faire des études. Il y a rencontré ma mère, la poétesse Yanick Varech, de son vrai nom Annick Cozannec. Ils étaient fous amoureux, moi je n'étais pas désirée, je suis arrivée comme une fleur. Lui avait 20 ans, elle 25 ans. Et Paris a été son port d'attache, il adorait voyager de par le monde mais c'est dans l'île Saint-Louis, son fief, qu'il résidait.

Dans votre autobiographie, *Fille de mèteque (2)*, vous évoquez la joie et la difficulté d'être élevée par des parents « hors normes ». Ce témoignage vous a-t-il libérée ?

Non, j'avais surtout envie de dire les vraies choses, sans édulcorer. Au départ, mes parents étaient fauchés. Quand mon père jouait, c'étaient souvent les serveuses ou d'autres artistes qui me gardaient pendant son tour de chant. J'ai eu une enfance essulée par moments, c'était un peu dur.

C'est Édith Piaf qui vous a offert votre première guitare...

Je l'ai toujours. Piaf a marqué l'enfant que j'étais. Je me souviens de son regard intense. Un jour, elle a fait préparer par sa gouvernante une mousse au chocolat pour moi. Elle m'a dit : « Tu t'en souviendras toute ta vie. » Je me vois encore lécher la cuillère en bois. Pendant ce temps, elle travaillait avec mon père. Ils étaient joyeux.

« Ce que j'aimais le plus, c'était suivre ce père toujours de bonne humeur en tournée dans des longs trajets en voiture », écrivez-vous...

Il avait un coupé et peu de place pour les valises, alors il me disait de mettre mes affaires dans une taie d'oreiller et de dormir dessus. C'était joyeux. Et comme ma mère n'était pas une très bonne cuisinière, j'étais contente de manger dans des restaurants. Et puis, il y avait les musiciens, les coulisses... Moi, j'étais la mascotte parce que je me baladais partout.

En Mai 68, Moustaki vous convie à le rejoindre à la Sorbonne, où il chante pour soutenir les étudiants...

Il avait aussi chanté dans les usines occupées, avec Higelin, notamment. Et là, je commençais à avoir une conscience politique et amoureuse parce que j'étais au lycée avec le chanteur Renaud, que je trouvais mignon. C'est lui, surtout, qui allait à la Sorbonne. Et il était fan de mon père, que je considérais alors comme un héros. C'était la liberté... D'ailleurs, les paroles de sa chanson *le Temps de vivre* étaient reprises sur les murs du Quartier latin. C'était un leader pacifique.

Vous rappelez que « prendre ses désirs pour une réalité » était chez lui une règle de vie.

C'est vrai, rêver sa réalité, il l'a fait toute sa vie, il a été très libre. Même au point de vue amoureux : j'ai eu beaucoup de belles-mères. Il s'est promené dans la vie comme un électron libre avec grâce et nonchalance. Avec aussi des coups de colère.

Quelle est la plus belle chose que vous ayez faite en mémoire de votre père ?

Monter la galerie Georges Moustaki. C'est un endroit encore tenu privé et secret dans le Quartier latin où j'entrepasse ses instruments, ses livres, ses disques... C'est un peu comme si on allait chez lui. Je n'ai pas la possibilité d'y accueillir le public pour l'instant, seulement quelques associations. Plutôt qu'un musée, je veux en faire un lieu de vie. ■

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR INGRID POHU

(1) Concert à l'Olympia, à Paris, le 3 mai.

(2) *Fille de mèteque*, de Pia Moustaki, Plon 2019.



Deux fratries de musiciens et un crooner qui jouent ensemble depuis un quart de siècle. JOSH GOLEMAN

The National tente de tourner la page blanche

MUSIQUE Avec *First Two Pages of Frankenstein*, le groupe new-yorkais fait preuve d'une douceur diffuse mais peine à nous embarquer dans ses mélodies peu inspirées.

Entendu aussi bien dans le clip de campagne de Barack Obama que dans la série *Game of Thrones*, l'un des groupes phares du rock alternatif états-unien revient sur le devant de la scène. Des premières parties de Clap Your Hands Say Yeah et Editors aux disques d'or et aux Grammy Awards, The National a assuré une production régulière sur plus de 22 années d'existence. Le subtil *Boxer*, leur quatrième projet, avait séduit la presse, suivi, en 2010, de leur plus grand succès commercial : *High Violet*. En peu de temps, le groupe formé à New York avait conquis la scène américaine par ses mélodies élégantes nourries d'une intense mélancolie.

Aaron et Bryce Dessner sont jumeaux, Scott, le bassiste, et Brian Devendorf sont frères : seul le crooner Matt Berninger n'a aucun lien de parenté dans la bande. Emblème du groupe avec sa voix ténébreuse et feutrée, ce dernier avait récemment traversé une période plus sombre, qui aurait pu avoir raison de ce neuvième disque et du groupe tout entier. Confrontés à une crise créative au moment de l'écriture, Berninger et sa bande envisagent

même une séparation. En ressoudant les liens fraternels et amicaux, le groupe s'est finalement extirpé des dépressions passagères, aboutissant au *First Two Pages of Frankenstein*.

UN SON PROPRE MAIS PEU HABITÉ

Le titre de ce neuvième album est tiré des luttes de son leader-chanteur face au syndrome de la page blanche : « *Le livre Frankenstein commence par un voyage du narrateur près du cercle polaire, et cette image de dérive m'a aidé à*

Entendu dans *Game of Thrones*, le groupe phare du rock alternatif états-unien revient d'une crise créative.

écrire sur le sentiment de déconnexion, de perte et d'absence de but », explique Berninger. Une fois la tournée de l'été 2022 lancée, les idées fusent et le chanteur écrit frénétiquement, jusqu'à donner naissance à ce nouveau projet. Pourtant, le manque d'inspiration traversé se ressent au fil des

11 morceaux d'un album dont le titre aurait laissé entendre des démons plus présents. Loin de l'énergie rock désespérée de ses projets phares, le groupe se rabat sur des piano-voix manquant d'ambition ou d'originalité, que les mélodies prévisibles des refrains engoncent parfois dans une forme de mièvrerie. Le son est toujours propre, mais n'est plus aussi habité.

Suffan Stevens, qui s'improvisait pianiste sur l'album *Boxer*, vient mêler sa voix éthérée à celle du baryton Berninger en ouverture d'album. Un joli morceau très produit, à l'image du projet, qui semble pourtant manquer de profondeur. Les collaborations des chanteuses à succès Phoebe Bridgers et Taylor Swift interviennent quant à elles dans des compositions frôlant le mielleux. On notera toutefois quelques résurgences du National d'antan, libérant sa part d'obscurité sur *Tropic Morning News*, sorti précédemment en single. En résulte un bon album de folk rock américain, agréable et efficace, mais à l'intensité trop approximative. ■

PABLO PATARIN

The National, *The First Two Pages of Frankenstein*, 4AD.

Une plongée glaçante dans le live-streaming pédocriminel

PODCAST Dans cet épisode de *l'Heure du Monde*, Lorraine de Foucher enquête sur une pratique criminelle en hausse aux Philippines. Celle de viols d'enfants filmés et diffusés en direct à des Occidentaux.

Les Enfants perdus du viol, Lemonde.fr

Aux Philippines, des enfants sont filmés en direct en train d'être violés. Dans cet épisode, Lorraine de Foucher enquête sur cette pratique qui se nomme live-streaming pédocriminel (1). En plein accroissement depuis la pandémie, ces vidéos abjectes sont consommées par des Occidentaux, principalement des Français, des Américains, des Allemands et des Australiens. Accompagnée d'un collègue du *Monde*, la journaliste s'est rendue à la Fondation Preda, aux Philippines, qui accueille des enfants victimes de violences sexuelles. Ce foyer d'accueil est l'un des seuls dans le pays. Les deux journalistes sont saisis par les témoignages. Les Occidentaux qui consomment ces contenus commandent des scripts sexuels exécutés par des enfants. Pour se procurer ces atrocités, ils entrent en contact avec des familles, souvent pauvres, sur les réseaux sociaux en échange d'argent envoyé via des prestataires financiers internationaux tels que Paypal et Western Union. « Spontanément, on pourrait avoir envie de qualifier ça de pédopornographie », explique Lorraine de Foucher. Mais ce terme est minorant, c'est-à-dire « qu'on a l'impression que c'est une sous-section de la pornographie, mais en réalité, toute la pédopornographie est faite d'images d'exploitation d'enfants ».

« L'EXPLOITATION DE L'ENFANT APPARAÎT COMME UNE RESSOURCE »

Les familles cautionnent et violent leurs enfants tout en les filmant, comme s'il s'agissait « d'un moyen normal de gagner sa vie ». Face à la pauvreté, beaucoup de parents ne sont pas en capacité d'élever leurs enfants. Parmi eux, certains sont à l'étranger : les hommes sont sur les bateaux pour être marins et les femmes sont nourrices à l'autre bout du monde. « Les enfants peuvent être confiés à droite à gauche à des proches et, de fil en aiguille, l'exploitation de l'enfant apparaît comme une ressource. » C'est le cas de la petite Diwa, 11 ans, recueillie



par la Fondation Preda avec son frère adoptif et son cousin. Ses oncles ont organisé son exploitation sexuelle en échange de 4 500 dollars, « ce qui représente un an de salaire » aux Philippines.

S'il n'y avait pas de demande de la part des Occidentaux, il n'y aurait jamais eu de réponse locale, explique Lorraine de Foucher. Il y a une commande qui vient notamment des Français. Ces hommes trouvent un plaisir malsain à prendre le pouvoir sur des pauvres, en particulier sur des enfants, quitte à les agresser à distance à l'autre bout de la planète. La journaliste est rentrée en France avec la conviction que les pédocriminels doivent écouter de force ces paroles d'enfants « pour qu'ils se rendent compte (de ce qu'il se passe) en bout de chaîne derrière leur consommation ». ■

MARGOT BONNÉRY

(1) La journaliste a réalisé d'autres articles sur ce sujet, disponibles sur le site du *Monde*.

LA RÉDACTRICE EN CHEF D'UN JOUR

Porno : stop à l'hypocrisie !



SOPHIE BINET
Secrétaire
générale
de la CGT

Premier film porno visualisé à 10 ans en moyenne, des images qui installent l'idée d'une sexualité violente : le porno est tout sauf un folklore ou un sujet de blague. Il structure les rapports de domination entre les sexes et construit la « culture du viol »,

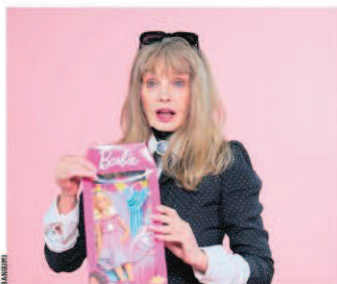
l'idée selon laquelle il n'y aurait pas besoin du consentement des femmes. Il repose sur la mise en extrême danger de femmes prises dans la violence d'un système destructeur, comme en attestent les différentes procédures judiciaires pour viol, traite d'êtres humains, proxénétisme et actes de torture ouvertes

Les films porno représentent plus d'un tiers des vidéos visualisées en ligne.

à la suite de plaintes de femmes contre des producteurs. L'encadrer pour protéger notamment les mineur-e-s de ces images dégradantes serait simple, et les organisations féministes font de nombreuses propositions reprises, il y a un an, dans un rapport sénatorial. Alors, pourquoi tant de timidité des pouvoirs publics ? Parce que le porno est une industrie florissante. Il représente plus d'un tiers des vidéos visualisées en ligne et un chiffre d'affaires en forte croissance. Alors que la France est le 4^e pays consommateur de porno, le contenu de la disposition législative annoncée par Élisabeth Borne sera un bon test de la volonté réelle du gouvernement à agir contre les violences sexistes et sexuelles ! ■

Barbie, l'histoire d'un jouet devenu objet culturel

TÉLÉVISION France 5 diffuse, ce vendredi soir, un documentaire consacré à la célèbre poupée, née à la fin des années 1950.



Et Dieu créa Barbie,
France 5, vendredi, 21 heures

Barbie, une figure bien connue, gravée dans le marbre de la culture populaire : de longues jambes, une crinière blonde, des yeux de biche, un visage fin surplombant une généreuse poitrine. Derrière cette poupée de plastique si familière se cache une histoire qui dure depuis soixante ans. Tout commence à la fin des années 1950. Elliot Handler et son épouse Ruth sont à

la tête de l'entreprise Mattel. Ruth nourrit un rêve : celui de créer une poupée en 3D que l'on va pouvoir habiller. Lors d'un voyage en Europe, elle tombe sur la poupée allemande Bild Lilli et la rapporte. Elle en retravaille le design et la baptise Barbie, en référence à sa fille Barbara. La première Barbie est commercialisée en 1959, et le succès est immédiat. Avec le temps, il ne s'est pas démenti. Les années 1990 ont vu franchir la barre du milliard de poupées vendues, devenues un objet culturel à part entière. Des créateurs s'en sont donc emparés à leur manière, à l'instar d'Andy Warhol et Yves Saint Laurent en 1986. Depuis sa création, avec sa silhouette atypique, Barbie détonne dans l'univers des

jouets pour petites filles, alors limité à la maternité, aux biberons et aux bibérons. Cible de nombreuses critiques, elle est accusée de véhiculer une image stéréotypée de la beauté féminine et de créer des complexes chez les petites filles en imposant et normalisant des standards physiques inatteignables. Mais aujourd'hui, de nouveaux artistes se l'approprient pour en subvertir les codes. En 2016, l'entreprise Mattel a modifié pour la première fois la silhouette de Barbie en arrondissant ses formes. Comme une preuve, pour reprendre le mot d'ordre chanté par Bob Dylan en 1964, que les temps changent. Un sympathique documentaire. ■

ÉMILE LEAUTHIER